

—
MARTIN EDEN
de
JACK LONDON

— —
ÉTIENNE GOMEZ
—

Paru en feuilleton dans *Pacific Monthly* puis en volume aux éditions Macmillan, *Martin Eden* (1909) évoque l'ascension et les déceptions d'un jeune marin qui souhaite devenir écrivain. Un hasard lui fait rencontrer Ruth Morse, d'une famille de la haute bourgeoisie d'Oakland, en Californie. Son apprentissage, puis sa fulgurante carrière littéraire doivent beaucoup aux relations épineuses qu'il entretient avec elle, mais la médiocrité des milieux bourgeois et éditoriaux a finalement raison de son ambition, d'où son départ pour Tahiti puis son suicide après une longue dérive.

Ce roman, qui compte parmi les plus grands succès de Jack London, a fait l'objet de nombreuses traductions ainsi que d'une adaptation en bande dessinée. Une recherche sur les catalogues de la BnF et des bibliothèques universitaires de France fait apparaître les sept résultats suivants :

Traductions :

- Claude Cendrée, L'Édition française illustrée, 1921 (10/18) ;
- Louis Postif, Hachette, 1929 ; Gallimard/Hachette, 1965 ;
- Claude Sirven, Club des amis du livre progressiste, 1955 ;
- Jean Muray, Stock, 1977 ;
- Francis Kerline, J'ai lu, 1994 (Phébus) ;
- Philippe Jaworski, Gallimard, 2016 (Folio, Pléiade).

Adaptation :

- Denis Lapière (récit) et Aude Samama (dessin et peintures), *Martin Eden, d'après le roman de Jack London*, Futuropolis, 2016.

La traduction attribuée à Louis Postif est strictement identique à la traduction publiée sous le nom de Claude Cendrée, reprise par les éditions Georges Crès en 1926 puis par Hachette en 1929. Claude Cendrée apparaît par ailleurs comme la traductrice de ce seul livre, et ce nom est un pseudonyme d'Isabelle de Comminges, alias Ida ou La Panthère, épouse de Maurice Pillet-Will et maîtresse d'Henry de Jouvenel, deuxième mari de Colette, puis d'Auguste Hériot, lui-même amant de Colette. On lui connaît une lettre à Missy où elle évoque son amitié passionnée pour l'auteure de *Chéri*.

En 1921, Louis Postif n'a pas encore publié de traduction sous son nom. Isabelle de Comminges s'est-elle octroyé ou laissé attribuer sous un nom d'emprunt l'œuvre de ce traducteur en herbe ? L'éphémère réattribution à Louis Postif dans l'édition de 1965 n'est-elle au contraire qu'une erreur due à la notoriété acquise entre temps par ce traducteur à qui le public français doit alors sa connaissance de la plupart des œuvres de Jack London, comme d'ailleurs d'Agatha Christie ? Toujours est-il que l'édition Gallimard/Hachette fait exception et que le nom de Claude Cendrée apparaît dans toutes les rééditions du texte jusqu'à aujourd'hui, notamment dans la collection 10/18. Dans le doute, nous parlerons de traduction « Claude Cendrée & Louis Postif ».

Nous nous intéresserons ici à quatre passages représentatifs de l'œuvre et des difficultés qu'elle offre au traducteur : incipit où l'un des protagonistes est appelé de but en blanc *the one*, leçon de grammaire où Ruth énumère les fautes de langue de Martin en vue de les corriger, règlement de comptes avec l'éditeur du *Transcontinental Monthly* à San Francisco, et profession de foi nietzschéenne au milieu d'un dîner bourgeois.

1. L'incipit

Parce qu'il a sauvé la vie d'Arthur Morse lors d'une rixe, Martin Eden est invité dans la résidence familiale de celui-ci, située dans un beau quartier d'Oakland. L'incipit, consacré à l'entrée dans les lieux de ce jeune homme incarnant une force brute mais séduisante, met d'emblée le traducteur au défi. Non seulement deux univers sociaux

se confrontent, mais le problème de la désignation des personnages se pose de façon particulièrement délicate :

The one opened the door with a latch-key and went in, followed by a young fellow who awkwardly removed his cap. He wore rough clothes that smacked of the sea, and he was manifestly out of place in the spacious hall in which he found himself. He did not know what to do with his cap, and was stuffing it into his coat pocket when the other took it from him. The act was done quietly and naturally, and the awkward young fellow appreciated it. "He understands," was his thought. "He'll see me through all right." (1)

Arthur ouvrit la porte avec son passe-partout et entra, suivi d'un jeune homme qui se découvrit d'un geste gauche. Il portait de grossiers vêtements de marin qui détonnaient singulièrement dans ce hall grandiose. Sa casquette l'embarrassant beaucoup, il allait la glisser dans sa poche, quand Arthur la lui enleva des mains. Ce geste fut si naturel, que le jeune homme intimidé en apprécia l'intention. « Il comprend !... se dit-il, il va m'aider à m'en tirer ! » (Claude Cendrée & Louis Postif)

Arthur ouvrit la porte avec son passe-partout et entra, suivi d'un jeune homme qui se découvrit d'un geste gauche. À ses vêtements grossiers on devinait que c'était un marin et il était manifestement déplacé dans ce grand vestibule. Il ne savait que faire de sa casquette et il allait la rouler dans sa poche quand l'autre la lui retira des mains. Le jeune homme, intimidé, lui sut gré de ce geste calme et naturel. « Il comprend, se dit-il, il va m'aider à m'en sortir ». (Claude Sirven)

Il s'avança vers la porte, ouvrit avec un passe-partout et entra. Le garçon qui le suivait, encore très jeune, enleva sa casquette d'un geste gauche. Il portait des vêtements simples, presque grossiers, qui rappelaient ceux des marins. Et, manifestement, il n'était guère à sa place dans ce hall somptueux. Ne sachant que faire de sa casquette, il allait la fourrer dans la poche de sa veste lorsque l'autre la lui prit, mais d'un geste si discret, si naturel, qu'il en fut touché. « Il me comprend, pensa-t-il. Grâce à lui, tout ira bien. » (Jean Muray)

Le quidam ouvrit la porte avec une clé et entra, suivi d'un jeune gaillard qui retira sa casquette avec gaucherie. Celui-ci portait des vêtements grossiers, qui sentaient la mer, et le spacieux vestibule dans lequel il se trouvait n'était visiblement pas son élément. Ne sachant que faire de sa casquette, il allait la fourrer dans la poche de son paletot quand l'autre la lui prit. Ce fut un geste simple et naturel, que le jeune empoté apprécia. « Il comprend, se dit-il. Il me laissera pas tomber. » (Francis Kerline)

Le type mit une clef dans la serrure et entra, suivi d'un jeune gars qui ôta sa casquette d'un geste gauche. Il portait des vêtements d'étoffe grossière qui sentaient la mer, et de toute évidence ne se sentait pas à sa place dans l'immense vestibule où il se trouvait. Ne sachant que faire de sa casquette, il allait la fourrer dans la poche de sa veste quand l'autre la lui prit des mains. Le geste, calme et naturel, fut apprécié du jeune homme gauche. « Il comprend songea-t-il. Il me laissera pas tomber. » (Philippe Jaworski)

« Il portait de grossiers vêtements de marin qui détonnaient singulièrement dans ce hall grandiose. » (Denis Lapière)

Les traducteurs interprètent les mots désignant les personnages, les vêtements et les lieux aussi diversement qu'ils rendent la différence d'attitude et d'expression de ces deux hommes d'âge similaire mais de milieu social différent, le discours intérieur de Martin en fin de paragraphe offrant un premier aperçu de la langue populaire qui est la sienne.

2. La leçon de grammaire

Martin tombe amoureux de Ruth, qui se sent elle-même attirée par lui, mais il brûle aussi d'ambition. Il veut devenir écrivain, et Ruth se prête d'autant plus volontiers au rôle de conseillère qu'elle voit là un moyen de dégrossir le personnage. Elle entreprend ainsi de corriger la grammaire prolétarienne de Martin, ce qui, à la joie du traducteur, amène des exemples de ses fautes de langue :

“Well, then, you say, ‘You was’; it should be, ‘You were.’ You say ‘I seen’ for ‘I saw.’ You use the double negative— [...] you say, ‘never helped nobody.’ ‘Never’ is a negative. ‘Nobody’ is another negative. It is a rule that two negatives make a positive. ‘Never helped nobody’ means that, not helping nobody, they must have helped somebody. [...] There’s something else I noticed in your speech. You say ‘don’t’ when you shouldn’t. ‘Don’t’ is a contraction and stands for two words. Do you know them?”

He thought a moment, then answered: “‘Do not.’”

She nodded her head, and said, “And you use ‘don’t’ when you mean ‘does not.’ [...] And you say ‘ben’ for ‘been,’” she continued; ‘come’ for ‘came;’ and the way you chop your endings is something dreadful.” (VII)

– Eh bien ! vous dites « *un* atmosphère » au lieu « d’une atmosphère » et « que je *sais* » pour « que je *sache* ». Vous faites des « doubles négations »... [...] par exemple vous diriez : « Je ne sais pas ne pas vous l’expliquer. » La première partie de la phrase est négative, la deuxième partie est négative aussi, la règle étant que deux négations font une affirmation, le sens de votre phrase serait que vous sauriez l’expliquer. [...] Et puis il y a autre chose que j’ai remarqué dans votre façon de parler. Vous dites « *j’y ai dit* » au lieu de « *je lui ai dit* ». Cela ne choque pas vos oreilles ?

Il réfléchit une seconde, puis avoua simplement en rougissant :

– J’peux pas dire que ça me choque.

– Pourquoi encore ne dites-vous pas : je *ne* peux pas dire, reprenez-la. Et la façon dont vous avalez la moitié des mots ! c’est terrible ! (Claude Cendrène & Louis Postif)

– Eh bien ! vous dites « *faut* » au lieu de « il *faut* », « *causer* » au lieu de « *parler* » ; vous reprenez le sujet de la phrase par un pronom bien inutile, vous faites des doubles négations... [...] par exemple, vous dites « il a pas jamais aidé personne ». « Ne jamais » étant négatif, il est inutile et incorrect d’employer une seconde négation « ne pas ». D’ailleurs, en fait, « il n’a pas jamais aidé personne » voudrait dire qu’il a aidé quelqu’un. [...] Et puis autre chose ! Vous dites « ça » pour « cela », « il y a pas » au lieu de « il n’y a pas ». Vous vous rendez compte que vous ne faites pas les négations ?

Il réfléchit une seconde avant de répondre : « Je m'en rends pas compte. »

Elle hocha la tête et lui dit :

– Vous avez encore fait la faute ; vous auriez dû dire : « Je ne m'en rends pas compte ». Cela ne choque pas votre oreille « je m'en rends pas compte » ?

Il essayait de comprendre, puis avoua simplement :

– Je peux pas dire que ça me choque.

– Je ne peux pas dire, reprit-elle en insistant sur le « ne » ; vous avez la moitié des mots, c'est terrible ! (Claude Sirven)

– Je n'entrerai pas dans les détails. Vous êtes assez intelligent pour vous corriger vous-même. Je crois donc plus raisonnable de rester dans les généralités. Si vous voulez... comment dirais-je ? franchir l'étape ou, si vous préférez, monter d'un ou deux échelons, il est indispensable de soigner votre vocabulaire. Mais, entendons-nous : indispensable sans jamais sortir des limites de la simplicité. Cela viendra assez vite, car je vous crois de la volonté. Et il faut non seulement soigner votre vocabulaire, mais aussi la construction de vos phrases – des phrases toujours courtes et claires, autant que possible. Ne vous perdez jamais dans des explications entortillées dont on a invariablement du mal à sortir. (Jean Muray)

– Eh bien, par exemple, ne dites pas « si j'aurais su » mais « si j'avais su ». Au lieu de « j'sais pas », dites « je ne sais pas ». Vous employez aussi la double négation... [...] quand vous dites : « Je n'irai pas nulle part », « Nulle part » est une négation et « je n'irai pas » en est une autre. Or, d'après la règle, deux négations valent une affirmation. « Je n'irai pas nulle part » revient à dire que vous irez quelque part. [...] Autre chose que j'ai remarqué. Vous dites « y en a » ou « y a pas ». Ce sont des élisions. Il manque deux petits mots. Vous voyez lesquels ?

Il réfléchit un instant et répondit :

– *Il et ne.*

Elle acquiesça, puis reprit :

– Et n'employez pas le mot « causer » quand vous voulez dire « parler ». [...] Et puis, vous ne marquez pas la différence entre les

o fermés et les o ouverts, entre les é et les è, vous négligez les liaisons et vous écorchez la moitié des mots. » (Francis Kerline)

1 Il va de soi que les exemples de cuirs ont été transposés pour être rendus plausibles en français ; ils ne recouvrent que très approximativement les barbarismes, spécifiques à l'anglais, que signale le professeur à son élève. (Note du traducteur en bas de page)

– Eh bien, par exemple, vous dites “*you was*”, au lieu de “*you were*”. Vous dites “*I seen*” pour “*I saw*”. Vous employez la double négation... [...] vous dites “*never helped nobody*”. “*Never*” est une négation et “*nobody*” en est une autre. La règle veut que deux négations équivalent à une affirmation. Votre phrase signifie donc le contraire de ce que vous voulez dire. [...] J’ai noté autre chose dans votre expression. Vous dites “*don’t*”, ce qui constitue une faute. “*Don’t*” est une contraction de deux mots. Les connaissez-vous ? »

Il réfléchit un moment, puis répondit : « “*Do not.*” »

Elle acquiesça de la tête et dit : « Et vous employez “*don’t*” à la troisième personne du singulier, pour “*does not*”. [...] Il y a aussi autre chose. Vous avez vos terminaisons de mot d’une façon atroce. » (Philippe Jaworski)

1 Le cours de grammaire que Ruth Morse donne à Martin Eden ne peut être rendu, quelque parti que l’on adopte, de manière satisfaisante. Nous avons choisi de faire porter les remarques et corrections de Ruth sur la langue fautive qu’emploie Martin *dans l’original* ; après tout, les deux locuteurs sont des Américains. Mais les exemples qu’elle cite ici sont empruntés au récit autobiographique de Martin qu’elle vient d’entendre, et ils n’ont évidemment pas d’équivalent dans notre traduction dudit récit, les systèmes grammaticaux des deux langues divergeant considérablement sur les points abordés. Il faut bien se résoudre à cet à peu-près (*sic*), qui comporte en outre quelques adaptations. (Note du traducteur en fin de volume)

Comment traduire une leçon de grammaire ? Nos traducteurs parcourent tout l’éventail des possibilités : évacuer ou réécrire intégralement le passage, conserver les exemples en langue anglaise (non sans « quelques adaptations » paraissant nécessaires) ou les transposer dans la langue française (le cas de la « double négation » entraînant quelques invraisemblances de ce point de vue), les uns s’imposant une stricte fidélité au texte original tandis que les autres

font preuve d'une liberté et d'une inventivité bienvenues. Ainsi des débats sur *je (ne) peux pas dire* chez Claude Cendrée & Louis Postif ou sur *je (ne) m'en rends pas compte* chez Claude Sirven, qui animent le dialogue, ou de la précision quant à la prononciation des voyelles et des liaisons avec Francis Kerline, qui clôtura la leçon un peu comme un bouquet final. Quant à Denis Lapière, sans surprise, il a écarté ce dialogue de son adaptation en bande dessinée.

3. Le règlement de comptes avec l'éditeur

Martin obtient enfin une première publication dans le *Transcontinental Monthly*, dont il reçoit une promesse de paiement de cinq dollars alors qu'il avait anticipé un chèque à hauteur de cent dollars. C'est une humiliation profonde, car Martin vit alors dans une précarité préoccupante, et il reste au lit plusieurs jours, cloué par une fièvre délirante. Le chèque n'arrivant toujours pas malgré ses nombreuses relances (le texte, ironiquement intitulé *The Ring of Bells*, étant paru), il finit par emprunter l'argent nécessaire pour aller à San Francisco et réclamer son dû au siège. Là, Mr. Ford, *editor*, l'accueille mielleusement aux côtés de Mr. White, *associate editor* et de Mr. Ends, *business manager*, jusqu'au moment où il révèle l'objet de sa visite. Les trois hommes, qui prétendent ne pas avoir d'argent liquide, promettent de lui envoyer un chèque dès le lendemain, mais Martin leur annonce qu'il n'a pas la somme nécessaire pour retourner à Oakland, et la situation part en vrille :

"It is too bad—" Mr. Ford began.

But at that moment, with an impatient movement, Mr. Ends turned as if about to leave the room. At the same instant Martin sprang for him, clutching him by the throat with one hand in such fashion that Mr. Ends' snow-white beard, still maintaining its immaculate trimness, pointed ceilingward at an angle of forty-five degrees. To the horror of Mr. White and Mr. Ford, they saw their business manager shaken like an Astrakhan rug.

"Dig up, you venerable discourager of rising young talent!" Martin exhorted. "Dig up, or I'll shake it out of you, even if it's all in nickels."
(XXXIII)

– C'est vraiment malheureux, commença M. Ford.

Mais à ce moment précis, M. Ends, excédé, fit demi-tour pour quitter la pièce. Au même instant, Martin bondit sur lui et, d'une main lui saisit la gorge si bien que la barbe neigeuse de M. Ends, toujours impeccablement peignée, pointa vers le plafond à un angle de 45 degrés. Terrifiés, M. White et M. Ford virent leur gérant secoué comme un vulgaire tapis.

– Fouillez-vous, vénérable bousilleur de jeunes talents ! conseilla Martin. Fouillez-vous ! ou je vous secoue jusqu'à ce que le dernier sou dégringole de votre poche. (Claude Cendrée & Louis Postif)

– C'est vraiment dommage... commence Ford.

À ce moment précis, Ends, perdant patience, fait demi-tour pour quitter la pièce. Au même instant, Martin se jette sur lui, le saisit à la gorge, faisant pointer vers le plafond à un angle de 45° la barbe neigeuse, sans en déranger un poil. Horrifiés, White et Ford le voient secouer le gérant comme un tapis.

– Fouillez vos poches, vénérable éteignoir de jeunes talents ! Fouillez-les, sinon je vous secoue jusqu'à ce que le dernier sou en dégringole. (Claude Sirven)

« Nous sommes vraiment désolés... », recommença M. Ford.

À ce moment, M. Ends, d'un mouvement impatient, pivota sur ses talons, comme s'il se proposait de quitter la salle. Mais Martin ne lui en laissa pas le temps. Il bondit, le saisit d'une main à la gorge, de telle façon que sa belle barbe blanche, si impeccablement taillée, pointa vers le plafond selon un angle de quarante-cinq degrés. Et, sous les yeux horrifiés de M. Ford et de M. White, Martin secoua le directeur commercial comme une vulgaire carpette et l'exhorta en ces termes :

« Allons, vieil affameur de jeunes talents pleins d'avenir, un bon mouvement ! Sors-les, tes dollars. Si tu ne les sors pas, je te mets la tête en bas et je te secoue jusqu'à ce qu'ils tombent de ta poche, même si ce n'est que de la menue monnaie. » (Jean Muray)

– C'est bien dommage... reprit Mr. Ford.

Au même moment, Mr. Ends se détourna avec impatience et

s'apprêta à prendre congé. Il n'en eut pas le temps. Martin se jeta sur lui et le prit à la gorge avec une telle poigne que sa barbichette pomponnée pointa vers le plafond à un angle de quarante-cinq degrés, sous les yeux horrifiés des sieurs White et Ford, qui virent leur directeur secoué comme un vulgaire tapis d'Astrakhan.

– Vide tes poches, vénérable affameur de jeunes talents ! s'écria Martin. Vide tes poches ou je te secoue jusqu'à ce que le dernier sou en tombe. (Francis Kerline)

« C'est bien malheureux... » reprit Mr. Ford.

À cet instant, avec un mouvement d'impatience, Mr. Ends fit demi-tour, s'apprêtant à prendre la direction de la porte. Martin se jeta aussitôt sur lui et le saisit d'une main à la gorge de telle façon que la barbe neigeuse de Mr. Ends, toujours impeccablement soignée, pointa vers le plafond en formant un angle de quarante-cinq degrés. Mr. White et Mr. Ford, horrifiés, virent leur directeur financier secoué comme un tapis d'Astrakhan.

« Videz vos poches, vénérable étouffeur de jeunes talents promis à la gloire ! l'exhorta Martin. Videz vos poches, ou je vous secoue jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus rien dedans. » (Philippe Jaworski)

« Retournez vos poches, misérables bousilleurs de talents. » (Denis Lapière)

Quelle plus belle scène pour un jeu des sept différences ? A-t-on bien regardé la barbe de Mr. Ends, les yeux de Mr. White et de Mr. Ford, les pièces qui tombent des poches du *business manager*, le plafond, le tapis ou la carpeite métaphorique, les excuses, les menaces, les incisives, les temps, les... Combien de différences, déjà ?...

4. La profession de foi nietzschéenne

Malgré ses succès, Martin est toujours mal vu par la famille de Ruth, qui le considère comme un « socialiste ». Un soir, les Morse ont invité le juge Blount, en qui ils voient un « individualiste », au-

trement dit un homme qui a réussi par lui-même. Le père de Ruth lance la conversation sur le sujet, et le juge Blount interpelle aussitôt Martin avec condescendance, comme un jeune inconscient à qui il ne souhaite rien de mieux qu'une prompte guérison. Là-dessus, Martin, inversant les rôles, le traite comme un socialiste hypocrite, enrichi par un processus de captation du bien commun, tandis que lui-même se présente comme un individualiste authentique, son discours invoquant explicitement la théorie nietzschéenne du surhomme :

“Nietzsche was right. I won't take the time to tell you who Nietzsche was, but he was right. The world belongs to the strong—to the strong who are noble as well and who do not wallow in the swine-trough of trade and exchange. The world belongs to the true nobleman, to the great blond beasts, to the noncompromisers, to the 'yes-sayers.' And they will eat you up, you socialists—who are afraid of socialism and who think yourselves individualists. Your slave-morality of the meek and lowly will never save you.” (XXXVII)

« Nietzsche avait raison – je ne perdrai pas mon temps à vous expliquer qui était Nietzsche – mais il avait raison. Le monde appartient aux forts, à ceux qui allient la force à la noblesse d'âme, qui ne se vautrent pas dans les mares croupies des compromissions, dans les pots-de-vin et les affaires plus ou moins véreuses. Le monde appartient à la grande brute racée, à celui qui n'a qu'une parole et qui la tient, aux vrais aristocrates. Et ils vous mangeront, vous, les socialistes qui avez peur du socialisme. Votre morale d'esclave ne vous sauvera pas. » (Claude Cendrée & Louis Postif)

– Nietzsche a raison – je ne perdrai pas mon temps à vous expliquer qui est Nietzsche – mais il a raison. Le monde appartient aux forts, à ceux qui allient la force à la noblesse, qui ne se vautrent pas dans l'auge des boutiquiers, qui n'acceptent pas les compromissions et ne sont pas des béni-oui-oui. Ils vous mangeront, vous les socialistes en peau de lapin qui vous prenez pour des individualistes. Votre mentalité d'esclaves ne vous sauvera pas. » (Claude Sirven)

– Nietzsche avait raison. Je n’ai pas le loisir de vous expliquer qui était Nietzsche. Mais il ne se trompait pas quand il répétait que le monde appartient aux forts, à ceux qui ont assez de noblesse pour se détourner de l’auge dans laquelle fouille le groin des trafiquants. Le monde appartient à ceux qui sont vraiment nobles, aux géants blonds qui refusent les compromissions et n’ont qu’une parole. Ils vous dévoreront, vous autres qui redoutez le socialisme et vous prenez pour des individualistes. Votre nivellement par le bas, votre recherche à tout prix de l’apaisement, bref, votre morale d’esclaves, rien de tout cela ne vous sauvera. (Jean Muray)

« Nietzsche avait raison. Je n’ai pas le temps de vous expliquer qui était Nietzsche, mais il avait raison. Le monde appartient aux forts, non aux peseurs d’or qui grignotent des billets de banque dans la bauge de leur arrière-boutique, il appartient aux vrais nobles, aux grandes brutes blondes, à ceux qui disent oui. Et ils vous dévoreront, vous, les socialistes qui avez peur du socialisme et vous croyez individualistes. Votre morale est faite pour les esclaves et elle ne vous sauvera pas. » (Francis Kerline)

« Nietzsche avait raison. Je ne vais pas perdre mon temps à vous expliquer qui était Nietzsche, mais il avait raison. Le monde appartient aux forts, à ceux qui possèdent en outre une âme noble et ne se vautrent pas dans la bauge du Commerce et de la Bourse. Le monde appartient aux vrais nobles, aux grandes brutes blondes, à ceux qui refusent les compromis, à ceux qui disent oui. Et ils vous dévoreront, vous, les socialistes qui avez peur du socialisme et qui vous prenez pour des individualistes. Votre morale d’esclave, celle des humbles et des doux, ne vous sauvera pas. » (Philippe Jaworski)

Ce passage absent de l’adaptation de Denis Lapière présente un mélange de discours philosophique (Philippe Jaworski introduit d’ailleurs une note sur les emprunts à la théorie nietzschéenne du surhomme), d’images triviales et d’appellations sommaires qui évoquent parfois la propagande nazie, d’où, sans doute, quelques omissions sous la plume de Claude Sirven pour le Club des amis du livre progressiste, et abonde en mots ou expressions que les tra-

ducteurs peuvent apprécier dans des sens différents, plus ou moins concrets ou abstraits (*trade* et *exchange* en particulier).

En un siècle, *Martin Eden* a donc été traduit, retraduit, adapté, et la comparaison de ces nombreuses versions françaises n'est pas sans réserver quelques surprises : surprise de voir la traduction de Claude Cendrée soudain attribuée à Louis Postif par Gallimard/Hachette en 1965, longtemps après la mort de l'un et de l'autre ; surprise de découvrir en Claude Cendrée le pseudonyme d'Isabelle de Comminges, aristocrate entourée d'hommes d'État et amie furtive de Colette ; surprise de voir un traducteur, Jean Muray, réécrire intégralement une leçon de grammaire pour la transformer en conseils à un jeune écrivain (Martin Eden avait-il tant besoin de se voir recommander l'usage de « phrases toujours courtes et claires » par opposition aux « explications entortillées dont on a invariablement du mal à sortir » ?) ; surprise de voir une apologie de Nietzsche amputée de ses éléments aryanistes au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ; enfin, surprise de constater l'actualité de cette œuvre au fil des décennies, des années folles à l'après-guerre, des années 1970 aux années 1990 et jusqu'en 2016, où le centenaire de la mort de Jack London a été salué à la fois par la publication du roman dans la Pléiade et d'une adaptation en bande dessinée, manifestement inspirée de sa première traduction.